

Geographie et A.C.F.A.S. 1966

Pierre Cazalis

Volume 11, numéro 22, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020691ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020691ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cazalis, P. (1967). Geographie et A.C.F.A.S. 1966. *Cahiers de géographie du Québec*, 11(22), 115–116. <https://doi.org/10.7202/020691ar>

Géographie et A.C.F.A.S. 1966

Québec et l'université Laval ont présidé, du 4 au 6 novembre dernier, au grand rassemblement annuel des chercheurs du Canada français.

557 communications scientifiques, présentées dans le cadre de 42 sections, devant plus de 1,500 participants officiellement inscrits,¹ confirment l'intérêt que porte le monde scientifique québécois à l'endroit du congrès annuel de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences. Plus encore que de sa popularité croissante, nous nous réjouissons ici de la qualité des communications et de l'ardeur des débats dans maintes sections, dont celles qu'animaient les géographes.

Pour la première année, la géographie avait spécialisé ses séances de communications (4 sur 5), allant même jusqu'à fonder une section de géomorphologie, autonome quoique animée principalement par des géographes. Trente-trois communications étaient présentées : 16 dans la section de géomorphologie, 18 dans la section de géographie proprement dite, qui, après une séance de communications générales, en consacrait une à la *toponymie* et une à la *géographie rurale*. Ainsi se réalisait un vœu exprimé par plusieurs de nos collègues et par nous-même² à une époque où le mélange des genres éloignait de nos réunions plus d'un auditeur ; la spécialisation thématique, au contraire, attirant des chercheurs de maintes disciplines, a donné aux assises de novembre densité, efficacité, voire unité.

De deux journées durant lesquelles les communications les plus originales et les plus fécondes voisinaient avec les plus contrefaites, comme en tout congrès, nous retenons surtout les efforts de réimplantation de la géographie dans le champ de la toponymie, et ceux des géomorphologues québécois en vue d'une circonscription plus rigoureuse de leur domaine et d'une adaptation des programmes d'enseignement aux exigences de la morphologie des processus.

Réimplantation de la géographie dans le champ de la toponymie, d'abord.

Peut-être s'agit-il en réalité d'une première tentative d'implantation systématique de la géographie de langue française dans un domaine où les géographes professionnels n'ont fait jusqu'ici que de partielles incursions, et que les linguistes n'ont qu'imparfaitement défriché pour avoir négligé, entre autres, les facteurs explicatifs d'essence géographique. Henri Dorion et Louis-Edmond Hamelin ont bien montré³ que d'une *toponymie* demeurée purement génétique, il convient de passer à une *choronymie* totale, qui soit la science de la dénomination de l'espace, et non plus seulement des lieux ou des points de l'espace. Pourtant, avant que ne se développent pleinement les recherches pour une choronymie totale, des solutions doivent être apportées à des problèmes de principe. Certains ont été énoncés le 5 novembre :

— celui de la « recherche d'une solution universelle pour l'écriture des noms géographiques » (H. Dorion) ;

— celui de la « francisation de la toponymie québécoise » (H. Dorion) ;

— celui, complémentaire, du « maintien des toponymes amérindiens dans la nomenclature géographique du Québec » (J. Poirier).

¹ 1964, à Ottawa : 280 communications, 895 participants. 1965, à Montréal : 479 communications, 1,313 participants.

² Cf. notre compte-rendu du Congrès de 1965, dans *Cabiers de géographie de Québec*, n° 20, septembre 1966, pp. 333-334.

³ DORION, Henri, et HAMELIN, Louis-Edmond, *De la toponymie traditionnelle à une choronymie totale*, dans *Cabiers de géographie de Québec*, n° 20, sept. 1966, numéro spécial : *Toponymie*, pp. 195-211.

Les conclusions apportées par les auteurs ont été l'objet de discussions trop partielles pour être acceptées dès maintenant comme solutions aux trois problèmes énoncés plus haut, mais elles constituent des bases de travail remarquables pour les colloques qui, bientôt, réuniront universitaires et responsables gouvernementaux, et qui devraient conduire à l'élaboration d'une politique toponymique cohérente et scientifique. Par ailleurs, L.-E. Hamelin trace déjà les cadres de la choronymie totale qu'il proposait récemment avec H. Dorion³ par deux essais de taxonomie choronymique : *Noms de régions*, publié dans les *Cahiers de géographie de Québec*⁴ et *Classement des noms de lieux au Canada*, qui faisait l'objet d'une communication devant l'A. C. F. A. S.

Puissent les outils choronymique et toponymique voir leur emploi se généraliser dans la description et dans l'interprétation des paysages, et leur enseignement être inscrit au programme des études de 3^e cycle de nos départements de géographie, d'études canadiennes, de linguistique... afin que s'accélère et que s'approfondisse la connaissance de notre immense territoire.

Débats ardents, d'un autre côté, que ceux de la section de géomorphologie. Avant la présentation des 16 communications, elle accueillait un colloque organisé par l'Association des géographes du Québec sur *la situation de l'enseignement et de la recherche en géomorphologie dans le Québec*. Ce titre cachait en réalité la reprise du thème éternellement nouveau de la définition de la géomorphologie. Est-elle science géographique ? est-elle science géologique ?

Certains ne veulent voir là qu'un faux problème, puisque la géomorphologie fait appel dans ses interprétations à de multiples branches du savoir. Pourtant, la question ne saurait être éludée : il faut former, en particulier, les géomorphologues que requièrent aujourd'hui la plupart des travaux d'aménagement ; la démonstration qu'a faite Michel Jurdant de leur utilité dans les études d'aménagement forestier, par exemple, nous convainc de cette nécessité.

Or, il nous semble évident depuis longtemps que seul, dans le Québec, un département autonome peut offrir à l'étudiant une formation satisfaisante en géomorphologie génétique, qui constitue elle-même la seule assise solide de la géomorphologie globale. Il serait illusoire de croire qu'un département de géologie puisse rendre à cet enseignement plus de services que ne lui en ont rendu les départements de géographie, qui, quoiqu'imparfaitement, ont été les seuls à prendre quelque responsabilité en ce domaine. D'ailleurs, le cadre d'un département nouveau s'impose si l'on veut assurer le succès de la réforme dont le comité spécial de l'A. G. Q. a tracé les grandes lignes ; celles-ci rejoignent les propositions déjà anciennes de Fr. Ruellan⁵ ou d'A. Strahler⁶ ; elles forment la matière d'une très forte maîtrise spécialisée, et elles ne signifient point l'exclusion de la géographie du champ de la géomorphologie globale, ni celle de la géologie de l'étude des formations superficielles.

Il ressort de ce colloque que la majorité des géographes acceptent l'idée d'une géomorphologie autonome. Il appartient désormais aux géomorphologues, et particulièrement aux tenants de la géomorphologie génétique, d'en assurer la matérialisation.

Pierre CAZALIS

³ N° 20, septembre 1966, pp. 253-262.

⁵ RUELLAN, Fr., *La formation du géomorphologue professionnel*, dans *Revista Geográfica*, 1956, n° 45, p. 171.

⁶ STRAHLER, A., *Dynamic Basis of Geomorphology*, dans *Bulletin of Geological Society of America*, 1952, p. 907.